



L'évaluation

L'avis de...
Philippe Joutard

> **L'évaluation** est une des principales faiblesses de notre système éducatif aujourd'hui. Elle n'est plus l'outil pour apprécier la réalisation des objectifs et faire progresser les élèves ; elle fonctionne pour elle-même. C'est elle qui façonne l'enseignement et non le contraire. Très vite d'ailleurs, cette évaluation prend la forme classique de l'examen et du plus emblématique d'entre eux, le baccalauréat qui modèle la plupart des pratiques pédagogiques. Tout ce qui ne peut pas se réduire à une épreuve d'examen classique est donc marginalisé.

C'est une des raisons de la place secondaire des disciplines artistiques dans les lycées. Voilà aussi pourquoi la pédagogie de projets et les travaux interdisciplinaires ont tant de peine à s'acclimater. L'apprentissage de la complexité et l'acquisition du sens de l'innovation, pourtant si nécessaires dans une société du XXI^e siècle, ne sont donc pas encouragés, puisque l'examen peut difficilement les évaluer.

Plus grave encore, sous la pression sociale, l'examen n'est même pas la forme parfaite de l'évaluation : c'est le concours et la sélection. La plus modeste évaluation devient une préparation au concours, d'où la « constante macabre » si bien mise en valeur et dénoncée par notre ami André Antibi (*), autrement dit la nécessité d'avoir toujours un lot significatif de mauvaises notes, quel que soit le niveau des élèves évalués.



La dérive est complète et l'évaluation devient le moyen privilégié pour faire perdre confiance à la majorité des élèves et générer leur échec. On connaît le lien étroit entre estime de soi et réussite. Ce n'est pas là récrimination d'un pédagogue. Les comparaisons internationales apportent la confirmation : l'élève français n'a aucune confiance en lui ; il n'ose pas répondre, par peur de l'erreur. En 2001, une enquête internationale sur le niveau des élèves du primaire en maîtrise de la langue, faisait apparaître un taux de non réponses pour les questions ouvertes, beaucoup plus élevé en France que dans les autres pays.

Le Français est parmi ceux qui se sous-estiment le plus : douze points en-dessous de la moyenne internationale. Deux ans après, une autre enquête sur les résultats des adolescents place les Français parmi les élèves les plus angoissés. Plus de la moitié ont peur en mathématiques, soit sept fois plus que les Finlandais qui obtiennent les meilleurs résultats.

Voilà pourquoi on ne peut qu'approuver totalement le SE-UNSA lorsqu'il demande de « changer les pratiques de l'évaluation en privilégiant la logique formative », avec des suggestions fort pertinentes. Par exemple, promouvoir des formes d'évaluation qui permettent la prise en compte de la communication orale ou les travaux coopératifs et qui préparent l'élève à l'autoévaluation.

Ces propositions n'apparaîtront révolutionnaires qu'à ceux qui ne savent pas ce qui se passe dans la formation continue ou l'enseignement professionnel ou, pire, qui n'ont jamais regardé hors de nos frontières, dans des pays dont les performances sont nettement supérieures aux nôtres.



Philippe Joutard, historien (université de Provence, École des hautes études en sciences sociales), spécialiste des mémoires historiques, est ancien recteur. Il a publié un rapport intitulé « Grande pauvreté et réussite scolaire, un autre regard » (CRDP Midi-Pyrénées, 1992, réédition 1995) et a contribué à créer au lycée l'option « Histoire des arts ». Il est aussi l'auteur avec Claude Thélot de « Réussir l'École, pour une politique éducative » (Le Seuil, 1999). Il a présidé le groupe d'experts qui a rédigé

les nouveaux programmes de l'école primaire et a proposé les itinéraires de découverte (IDD) dans son rapport sur le collège.

(*) « La constante macabre », André Antibi, Math'Adore, 2003, 160 pages - 15 €.